

« Résister, c'est créer »

Redonnons de l'âme à ce que nous vivons

par Alice Médigue

Notre monde se standardise au détriment de la singularité. Les espaces verts disparaissent. Le colossal l'emporte sur le local. L'être doit prendre le pas sur l'avoir.



© Igor Yaruta - Fotolia.com

L'écologie de la démesure qui nous domine actuellement détruit les singularités; elle écrase littéralement ce qui fait l'âme et l'identité propres des êtres, des objets, des créations, des paysages, des expériences... La magie de la vie provient pourtant de ces singularités qui répondent à notre soif de découverte; elles ménagent une place au mystère et au merveilleux, car l'objet unique et singulier est d'emblée moins facilement saisissable que l'objet standardisé; elles créent l'intériorité qui permet un rapport plus profond au monde et l'attachement aux êtres et aux choses. Ce sont elles que le touriste contemporain recherche dans le dépaysement du voyage, mais qu'il a de plus en plus de mal à trouver!

Notre économie de la démesure standardise jour après jour le monde car, pour faire grand et vite en faisant des « économies d'échelles », il faut concentrer et produire en série en gommant les particularités, grains de sable dans la méga-machine de production. Le monde agricole, soumis au modèle productiviste depuis plus de cinquante ans, en témoigne avec éloquence: alors qu'au début du 20^e siècle, les agriculteurs français cultivaient neuf espèces de blés, ils n'en cultivent plus que deux aujourd'hui, tandis que des 253 variétés de pommes que l'on trouvait sur les marchés, il n'en reste plus que dix au début des années 1990, la variété golden monopolisant 70 % du marché. Triste perte de saveurs et de précieux savoir-faire! Il y aurait des quantités d'exemples à donner dans tous les secteurs pour illustrer cette perte de diversité et de singularité. J'en développerai ici deux qui me tiennent à cœur.

Standardisation des espaces publics et infrastructures démesurées

● Depuis quelques années, les espaces publics et leurs usages se normalisent et s'homogénéisent. Le philosophe Thierry Paquot souligne cette tendance: « Les centres anciens se convertissent en lieux urbains à consommer (rues piétonnes, restaurants, galeries d'art, commerces de luxe, cinémas), de plus en plus semblables (pavés identiques *made in china*, crépi ocre et volets verts, mobilier urbain faux 19^e siècle, éclairage au sodium, terrasses de café et de restaurants d'une même chaîne, etc.) avec un air de déjà-vu » (1). Cette destruction des singularités (géographiques, architecturales, gastronomiques...) est liée à la logique globale de monopole, justifiée par les fameuses économies d'échelles.

● La compétition économique à l'heure de la mondialisation libérale généralise dans le monde entier le même type d'infrastructures démesurées. De nombreux méga-projets, décidés en « haut lieu », sont imposés sans concertation avec les citoyens, bouleversant, au Sud

comme au Nord, les dynamiques de la vie locale. Je pense à tous ces villages remplis de résidences secondaires qui se sont spécialisés dans l'attractivité touristique de saison, morts le reste du temps, ou ces villes dortoirs de banlieue où il est bien difficile de s'enraciner tant la vie sociale y semble volatile.

La résistance citoyenne s'organise

Mais, heureusement, la résistance citoyenne s'organise: en juillet 2012, s'est tenu le second Forum européen contre les Grands Projets Inutiles et Imposés à Notre-Dame des Landes. Il a réuni plus de huit mille participants venus d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, de France, du Maroc et d'ailleurs, qui ont débattu d'une dizaine de grands projets européens qui sont à l'origine d'importants mouvements d'opposition. Qu'il s'agisse de projets de lignes TGV, d'autoroutes, d'aéroports, de zones de loisirs, de plateformes pétrolières, ils ont en commun d'être imposés sans aucune concertation avec la population locale, d'avoir une empreinte écologique et un coût énormes, et de détruire des biens communs existants (écosystèmes, terres agricoles, patrimoine culturel, espaces du tissu local...). Face à ces infrastructures démesurées, les participants au Forum préconisent des « petits ouvrages utiles » et plaident pour une mondialisation respectueuse du principe d'autodétermination des territoires de vie par ceux qui les habitent (2).

Etre vu pour exister socialement!

Le règne de l'image

Alors que le sens du toucher ou l'odorat primaient à d'autres époques, la vue est très sollicitée aujourd'hui par le règne de l'image qui s'impose notamment par les mass media et la publicité. La pensée matérialiste occidentale a valorisé la vue en prétendant que n'est réel que ce qui est visible, tandis que la société de consommation de masse a sacralisé le rapport aux objets et aux apparences. Il existe alors dans l'espace public une prégnance très forte du sentiment de voir et d'être vu; l'idée selon laquelle il faut être vu pour exister socialement appelle des comportements exhibitionnistes où le standard de l'imagerie marketing s'impose au détriment des singularités de chacun. Par ailleurs, les mass media diffusent une vision formatée du monde, où les mêmes informations standardisées répétées en boucle (faits divers autour de personnalités médiatiques, chute de la Bourse, scandale politique...) prétendent résumer ce qui se passe d'important dans le monde chaque jour; les singularités y sont occultées ou, quand elles sont traitées, réduites à des clichés. Face au journal télévisé, nous sommes traités en spectateurs des « événements du monde », rien ne nous renvoie à la richesse des singularités dont nous sommes faits, bien peu de choses éveillent en nous le désir



PORTRAIT

Après un cursus en histoire et en sciences de l'éducation, Alice Médigue est devenue chercheuse autodidacte et écrit sur les formes de résistance individuelle et collective déployées par la créativité. Elle est l'auteur de « Temps de vivre, lien social et vie locale », éd. Yves Michel.



<http://jalonsaujardin.wordpress.com>
alicemedigue@gmail.com



© Sergei Khackimullin - Fotolia.com

de les explorer. Ce rapport médiatique entretient un sentiment d'impuissance face au monde (réduit à ce que les mass media font apparaître comme le « centre du monde ») et l'impression d'être nous-mêmes sans singularité, de la même façon que le formatage commercial rend nos lieux de vie et nos expériences « sans qualité ».

« Résister, c'est créer »

Pour défendre la singularité, on peut se libérer de ce formatage médiatique dans l'esprit du « Résister, c'est créer » de Miguel Benasayag (3), en valorisant notre puissance d'agir, notre créativité quotidienne pour redonner de l'âme à ce que nous vivons. Voici des pistes, pêle-mêle, pour revaloriser la créativité locale, dans l'esprit du slogan « Penser global, agir local » initié par René Dubos dès les années 1970: le lancement de journaux locaux et de radios associatives pour mettre en lumière les singularités locales et donner la parole aux habitants; la création d'un jardin partagé dans son quartier (<http://jardins-partages.org>), et pourquoi pas en s'initiant à la permaculture (<http://asso.permaculture.fr/>) qui éveille à une prise en compte passionnante des singularités et des liens qui existent au sein d'un espa-

ce/écosystème à aménager; la décision de changer de banque (www.financeresponsible.org) pour donner du sens à son argent, et la création de monnaie locale, etc. Il existe des sources de connaissance très précieuses pour découvrir ce champ d'alternatives.

Le tabou coriace de la taille

Les entreprises de grande taille permettraient de réaliser des économies d'échelle et d'augmenter les capacités de diffusion et de commercialisation, mais on ne parle jamais de ses effets néfastes, et pourtant, ils sont nombreux:

- Une concentration des pouvoirs au centre qui fragilise la vie démocratique et le partage de l'information et de l'initiative au sein de l'entreprise;
- Une empreinte écologique importante (si ce n'est énorme) des méga-structures, qui met à mal la capacité de régénération des écosystèmes;
- Une production standardisée à rythme rapide qui génère des malaises sur les êtres vivants impliqués dans les processus de production;
- Une production de mauvaise qualité, qui peut comprendre des risques sanitaires importants (3).
- Et pour le tissu social local: la perte d'un espace qui aurait permis l'installation de petites structures productives (artisans, maraîchers, PME, etc.) propices à des échanges à visage humain.

J'ai réalisé de petites recherches sur la toile pour savoir s'il existait des lois, au niveau international, européen ou national, qui limitaient la taille des entreprises: non seulement en termes de nombre de salariés, mais aussi de capital investi et d'unités de production détenues. Je n'ai rien trouvé; aucune limitation de taille n'est imposée pour la création de coopératives et de sociétés anonymes. Il n'existe aucune législation sur d'éventuels seuils de croissance à ne pas dépasser pour éviter d'atteindre une

taille qui produit les effets néfastes que nous avons évoqués.

Alors que nous traversons la plus grave crise financière depuis les années 30, cette question cruciale est seulement évoquée du bout des lèvres. Depuis les réflexions éclairées de Leopold Khor, Kirkpatrick

Sale, E. F. Schumacher (l'auteur de « Small is beautiful », publié en 1973) et d'Ivan Illich dans les années 1960-1970, il y a eu comme une occultation totale de ces questions de taille et de seuils dans la pensée collective. Le fantasme de la croissance infinie produit de tels « impensés »! ■

**Valoriser
notre
puissance
d'agir.**

(1) Thierry Paquot, « L'espace public », La Découverte, 2009.

(2) <http://forum-gpii-2012-ndl.blogspot.fr>

(3) Miguel Benasayag et Florence Aubenas, « Résister c'est créer », La Découverte, 2002.